

Gilbert Salem

Trois hommes
dans la nuit

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES,
PAR LA VILLE DE LAUSANNE,
ET PAR LA FONDATION DU CENTRE PATRONAL VAUDOIS, LAUSANNE

« TROIS HOMMES DANS LA NUIT »,
DEUX CENT VINGT-CINQUIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION D'HUGUETTE PFANDER,
MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIÉLA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE MUSUMECI, QUART
(VALLÉE D'AOSTE)
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ITALIE)

ISBN 978-2-88241-225-6
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2008 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*À Daniel Rausis,
déclencheur de fantasmagories –
absent de ce livre.*

*Mon père est un fleuve, on peut pisser
dedans.*

ALEXANDRE DUMAS FILS,
à un critique

*Le Christ annonçait le Royaume, et
c'est l'Église qui est venue.*

ALFRED LOISY

S'OUBLIER, FAIRE SIMPLEMENT

L'HORLOGE du vieux Nathan ne sonne plus, elle tousse. Suit un gargouillement gastro-intestinal – une vessie qui se recharge.

— Il n'est que dix heures et tout est silencieux, dit Clarisse Lebief-Guinge en rallumant une cigarette à l'essence de girofle. Vous m'entendez, Donat ?

Donat, c'est le majordome aux yeux ronds que la fumée doucereuse indispose. Il n'en montrera rien.

— Ce fut la plus désagréable de mes réceptions depuis la mort de mon mari. J'ai été particulièrement esquincée par les insolences de ce platiné aux airs fourbes qui vit à Lyon et se proclame encore « soviétique ». Son petit copain aux cheveux en rouleaux était plus bavard encore ; sous la brillantine de sa moustache démodée il mangeait artificiellement ses mots comme tous les Parisiens de fraîche date. Quant au balèze huguenot aux yeux noirs, il a

peu parlé. Mais il m'a effrayée: il est paraît-il devenu athée. Et il vit ici, dans notre ville.

Elle enlève ses lunettes d'or pour vérifier l'heure à son bracelet, époussette l'accotoir d'un fauteuil tout en y versant des cendres, et prend un ton qu'elle croit méditatif:

— Quoi de plus dangereux qu'un protestant au cerveau rongé par la plus contraignante des morales s'il a rejeté Dieu? Il a renoncé au Dieu des maquis, mais pas à ses armes. J'en sais quelque chose, puisque je suis moi-même huguenote.

» Bon, tout ce petit monde est parti, je respire mieux. Mais tout est tellement silencieux. Vous m'écoutez, Donat? Vous êtes muet comme une cire du Grévin. Vous êtes bien guindé, mon garçon.

Donat Jovié paraît moins obséquieux qu'à l'ordinaire. C'est un anxieux, un domestique à l'ancienne absorbé par ses tâches: il a clos l'une après l'autre les impostes à l'aide d'une longue perche en bois. Il a fait semblant de verser les gages aux auxiliaires, alors qu'elles s'en étaient allées depuis longtemps. Rien de très sorcier. Mais, une fois qu'il a enclenché l'éclairage multicolore du jardin, il répond avec un empressement bizarre:

— C'est faux, Madame. Tout n'est pas silencieux, il y a encore le Lindor.

— Le Lindor, qu'est-ce que c'est que ça?

— Tout ce que vous voudrez. Un carré de chocolat, une mascotte publicitaire. Ou moi peut-être. Lindor, c'est le petit curseur noir à aigrette qui s'énerve sur l'écran blême des gens endormis. Son clignotement est perpétuel. On l'entend quand on rêve. Les insomniaques qui sont à leur fenêtre le

reconnaissent parmi les lumignons de Noël : c'est bien lui qui fait « oui-non-oui » en ondoyant à la cime des pommiers nus. Leurs visages qui se reflètent dans la vitre finissent par se fondre en lui.

— Vous devenez fou, mon ami. Je ne comprends rien à ces phrases alambiquées. À l'arrivée de nos invités, votre comportement s'est singulièrement modifié. Vous agitiez votre clochette inutilement... À peine sont-ils partis que vous délirez.

Elle se dirige vers le miroir mural du boudoir aux majoliques qui lui renvoie le rictus d'une acariâtre trop fardée.

— Au creux de votre voix, jeune homme, j'entends quelque chose qui vous rallie à moi. À mes colères de reine mère folle, de vieille tabacomaniaque. Pauvre reine détrônée dans un manoir à la dérive ! Vieille je suis, c'est incontestable. Je vais jusqu'à vous donner du *jeune homme*...

» Dites-moi, Donat, qui sont ces mystérieux insomniaques ?

— Ils ne sont pas mystérieux, Madame. Ce sont des rescapés du sommeil. Un rien les réveille : soucis d'argent, soucis affectifs. Quelquefois une simple confusion mentale. Ils se sont levés pour faire pipi, pour cautériser un ulcère en buvant du lait froid à la cuisine. Mais voilà que leur lit devient inhospitalier — même s'il y a un être aimé dedans. Alors ils restent debout, et ils rôdent. Entre un canapé et une télévision éteinte. Ils bourdonnent autour de leur écran d'ordinateur, lui aussi éteint. Ils sont sur le point de tout rallumer, mais non. Car Lindor leur intime le temps de la parole parlée, celui de la parole pensée aussi. Puisqu'il peut

couper le son, il peut aussi couper les voix, les intentions. Penser, parler, décider, c'est du pareil au même, n'est-ce pas? Ces gens déambulent seuls dans la chambre, la tête vide. Ils scrutent la nuit qu'il fait dehors. Ils guettent le passage d'un Diogène, d'un fanal ambulante. Ils ne repèrent au large que la lueur d'une idée qui a fui, mais en laissant des marques, belles, douloureuses. Elles peuvent scintiller, mais sans vraie joie, tels ces filaments qu'on appelait cheveux d'ange dans les vieux noëls. Ceux-là que vous regrettez tant.

— Je regrette surtout que nos femmes soient parties, Donat. Ma Milette vous aurait appliqué une compresse de matricaire à sa façon. La grosse Carlotta vous aurait fait prendre une tisane avec deux aspirines. Je pense même à cette endive d'Irina, qui est à ma belle-fille: elle vous a beaucoup souri ce soir. Vous aussi en retour. Vos figures blafardes étaient assorties. Dommage pour vous qu'elle soit très mariée. Mais c'est une Russe à sang chaud, aux yeux rusés de rate. Une effrontée. Elle vous aurait désénervé pourtant...

Donat n'écoute plus. Il est en proie à un influx nerveux. Il accélère d'ultimes vérifications d'intendance: chaises déplacées, ou plutôt replacées. Couverture du piano refermé avec un claquement sonore qui réveille les perruches de la volière.

— Ce n'est pas à moi qu'Irina Gavril souriait, elle ne m'a point vu. Vous seule m'aperceviez, Madame, et cela vous rendait un tantinet bizarre aux yeux des invités.

— Ressaisissez-vous, Donat, vous ne vous appartenez plus! Déjà que vous ne contrôlez plus la

clochette que je vous ai confiée, et qui vous donne tous les droits. Vous faites trop de bruit, vous dites des âneries. Des mots qui surprennent et ne vous ressemblent pas. J'en serais choquée si je ne connaissais pas votre irréprochable urbanité.

» Du coup j'en ris.

— Urbanité, être urbain... Je le serai toujours, Madame, mais cette fois dans les deux acceptions du terme. Bah! Il y a la politesse des mots, et l'autre, celle qui croit au génie nocturne des villes. C'est celui-là que je veux vous montrer maintenant. Il est à portée de vue. Il est dans la rue, la nôtre, la vôtre. Venez: par-delà les lampions chinois du Noël kitsch des Lebief, il y a ceux que notre municipalité a fait installer par les ouvriers de la voirie. Lumières mortes dans un décor sans neige, sans lune, sans pluie. Sans bise hivernale. Juste un petit vent idiot les ballotte pour remuer des ombres. Je sais: tout cela est théâtral et compliqué. Mais allons à la fenêtre, Madame. *Deh vieni alla finestra*. Vous en jugerez par vos yeux. Je vous en supplie: ne vous dérobez pas! N'ayez pas peur de votre reflet dans la nuit.

— Je ne me dérobe pas, je ris. Je ris encore. (*Son rire s'enraye d'une toux tabagique.*) Mais c'est pour le mot *pipi*, que vous avez prononcé tout à l'heure. Il n'a jamais été dans votre vocabulaire, Monsieur Donat, voici trente ans ou plus que vous êtes à mon service. Le mot lui-même ne me choque pas, il m'arrive de le dire dans mon musée, pour échapper aux casse-pieds. De toute façon, *faire pipi* est à l'oreille moins horrible qu'*aller pisser*. Ce double S qui siffle est insoutenable! Mais vous, Donat l'élégant, vous qui choisissez les expressions

les plus imagées pour décrire les situations les plus prosaïques. *Faire pipi!* Dans votre bouche, si j'ose dire, c'est inaccoutumé... C'est préoccupant. Oui, plus qu'amusant : changer comme ça de répertoire... Pour cette chose-là, vous diriez *faire*, tout simplement. Ou *s'oublier*.

— Encore une diversion ! Cette fois, je vous entraîne de force, car il y a une autre forme d'urgence pour moi, crie le domestique aux yeux ronds inexpressifs.

Sa face crayeuse a enflé. Son front bombé perle d'une fièvre qu'elle ne lui a jamais vue. Sa voix monocorde vire au grave, devient impérieuse :

— Je vous presse, parce que je suis pressé. C'est à cause d'une théorie sur la compressibilité des gaz, et d'un phénomène d'implosion me concernant qu'il serait fastidieux de vous expliquer en dix minutes. J'ai bien dit dix minutes.

Des doigts de fer empoignent l'avant-bras de la vieille Clarisse abasourdie, lui coupant toute envie de rire. Elle suit l'homme jusqu'au seuil dénivelé d'une marche du bow-window dont les carreaux biseautés ne reflètent plus que les abat-jour de l'intérieur. Seuls les feux du sapin géant y clignent encore, en écho à ceux des jardins. À cet éclairage public, plus modeste, qui effectivement relie en perspective serpentine les pommiers de la rue.

— Voilà, je vous ai obéi, Donat. Mais vous devenez effrayant ! En vous appuyant comme ça sur l'espagnolette, vous allez la casser. Voyez, je tremble.

— C'est vrai, votre bras est brûlant, mais ce n'est que du sang vif qui remonte à la tête. Il ne

vous rendra pas plus intelligente. Il vous permettra pour une fois de porter attention aux choses les plus ordinaires, les plus vulgaires, sans juger. Mais, foi de Jovié, elles vous resteront toujours impénétrables. Tout à l'heure, je me suis volatilisé une première fois, mais vous vous obstinez à me voir encore en chair et en os. Votre égocentrisme vous aveugle. Vous ne croyez pas plus aux vrais miracles qu'aux phénomènes trompeurs de la science.

— Et vous, vous voulez me convaincre que je suis une pimbêche. Parvenez-y, et je vous applaudis, Monsieur le chien fidèle, qui me faites un théâtre pour se rebeller; en tirant profit d'une nuit soi-disant « lunaire et sans lune ». Compliquez encore votre vocabulaire, parlez chinois, devenez ésotérique tant que vous le pourrez... Je vous enverrai au repassage des bonnets de mes bonnes. Oui, j'ai bien dit *mes bonnes*. Ou, tiens, à la réparation d'une chasse d'eau de W.-C. Et revoilà nos histoires de pipi ! D'ailleurs celle de la chambre d'ami du deuxième étage doit être révisée. C'est notre cousin Hérold, l'argentier, qui l'occupe. Il y dort à présent. Mais demain, avant quatorze heures, Monsieur le majordome, elle sera réparée.

— Demain, je redeviens votre esclave, Madame, pourquoi pas ? Sauf, s'il y a phénomène d'implosion. Mais, pour les minutes qui viennent, vous m'obéissez. Cela dit, vous m'avez toujours obéi, sans le savoir, Clarisse Lebief. En me chargeant de l'ordonnance de la maison, de son étiquette, de sa clochette, vous m'avez coiffé d'une tiare papale, comme si vous étiez Dieu lui-même. Ou un conclave d'évêques rassemblés... en une

seule femme, qui, de plus, est sotté. Consultez votre jeune belle-fille, qui de musicienne est devenue théologienne, et vous comprendrez que je ne suis pas plus le pape que vous n'êtes le Bon Dieu. Mais je ne veux pas d'une syncope, allez hop ! suivez le fil optoélectronique qui prolonge mon index. C'est un rayon laser, si vous voulez. Si je le dirige vers le ciel, vous verrez vos jolis petits santons y danser en funambules. Mais ne visons pas trop haut, c'est encore tôt. Mon pinceau de lumière repère trop de symboles en même temps. Voyez là ! Là, oui. Vous l'avez reconnu ? C'est le sept de carreau : il s'est camouflé dans le croisillon des branchages que la perspective de la rue des Pommiers a surimprimés. Vous ne le voyez pas ? Alors imaginez-le : sa marque est un losange rouge, mais ses habits sont cousus dans les deux autres couleurs initiales : le jaune et le bleu, c'est-à-dire la flamme de l'allumette et celle de l'hélium, le *mi* et le *do*. Toutes les interprétations sont possibles.

» Vous ne jouez jamais aux cartes, Madame ?

— Vous savez mieux que personne, mon cher, que non seulement je sais jouer aux cartes, mais que j'y suis invincible. Au tarot, au bridge, à la canasta, au whist. À toutes les batailles sur tapis vert qu'on voudra. Et je gagne d'autres batailles...

— Le sept de carreau, il ne vous trouble pas ? Dites vite. C'est urgent.

— C'est une carte stratégique comme d'autres. Mais vous me fatiguez, mon fils, avec vos urgences, votre sept de carreau et vos symboles. Je crois que je vais aller *faire pipi*. Vous avez raison : quand on est émue comme moi, on a le droit de parler comme les

tout-petits. Surtout en cette période de la Nativité. C'est un nourrisson qu'on célèbre, après tout.

— Voilà l'image que j'attendais ! Merci, Clarisse, je m'en vais, je fuis votre tabac de sorcière et votre aveuglement. Je m'évapore dans une ambiance moelleuse et douce de nursery, avec parfums d'huile d'amande pour popotin, poudre aveuglante de talc. Merci : vous me délivrez de choses peu ragoûtantes. Sans parler des chiottes de votre benêt de cousin Hérold...

Le visage du majordome est plus livide que jamais. Il referme ses paupières et devient lisse comme un masque, un gisant du Moyen Âge ; aveugle comme un personnage sans visage peint par De Chirico. Ses lèvres minces sont grises ; elles remuent avec peine.

Clarisse Lebief-Guinge perd sa contenance et son mégot refroidi, qui tombe sur le giron carrelé de l'oriel. Elle s'affole :

— Non, Donat, non non, Monsieur Jovié ! Mon seul confident, mon témoin de détresse, ne me parlez pas comme ça. J'essaie de moins fumer devant les invités ; alors après je me rattrape. C'est humain. Je comprends maintenant que j'ai été une mauvaise maîtresse, et ce sera une souffrance supplémentaire. Elle ne me quittera plus. La révision des tuyauteries du deuxième se fera sans vous, et je le déplore. J'en suis même catastrophée, car notre Hérold Lebief est certainement un benêt, un crétin, un snob revenu des États-Unis avec des lubies, et même des théories d'écologiste ! Mais sans lui, sans sa crétinerie qui nous ramène de l'argent, je suis perdue. La succession aussi. Par surcroît, il y a

l'intrusion d'Alma qui va tout précipiter. Déchéance! Je hais Alma autant qu'elle me hait. Mais non, Donat, ne disparais pas... Ne me laisse pas parmi les imbéciles.

— « Crétins », « imbéciles »... Si seulement, ma pauvre dame, tu ne te trouvais que chez des imbéciles, tu te sentirais heureuse comme eux. Imbécile, tu sais d'où vient ce mot? fait la bouche de Donat en se rapetissant. En russe, ça se dit *tchok-noutyi*. C'est le faible d'esprit. Gare à lui!

Puis la bouche s'efface tout à fait du visage.

En d'autres circonstances, le tutoiement de Donat aurait scandalisé Clarisse Lebief-Guinge. Mais là, elle comprend qu'il va lui échapper pour toujours. Ce faciès de chouette qui lui a été longtemps familier, elle ne le reconnaît plus: ça se fige et ça s'affaisse peu à peu, ça présente un crâne squeux comme une pastèque blanche.

Le corps imposant du majordome, lui, reste campé sur les jambes.

— Seigneur Christ! il va mourir debout!

Mais Donat Jovié de la Trémière ne mourra pas debout: à peine sa patronne lui a-t-elle effleuré de ses lèvres son front devenu pierreux que tout le corps se dégonfle en baudruche et s'autopropulse en zigzags pétaradants entre les lambris du salon.

M^{me} Lebief le ramassera sous le pédalier du piano sous la forme d'un petit anneau de caoutchouc mauve.

— Ah, c'était ça, son histoire d'implosion! Mais il n'a pas implosé; il s'est seulement dégonflé. Dieu merci, il n'y a pas eu d'effusion de sang. Du sang sur le sapin, ça porte malheur.

Elle dépose l'objet dans un cendrier turc en forme de dromadaire, y avise une bague de cigare mal froissée, un peu de poudre anthracite, et la revoici énervée pour des vétilles :

— La nouvelle M^{me} Lebief voudrait me supplanter ! Alma, Alma ! Tu as fait tout à l'heure un acte d'allégeance très remarqué en t'inclinant devant moi. Quelle délicatesse, mais quel marché de dupes... D'autant plus que tu t'es éclipsée sans demander ton reste, et sans égard pour nos hôtes. Tu commences mal ta régence, Alma ma bru : que tu te trompes d'interrupteur quand il faut allumer la crèche, que tu présentes les plats du mauvais côté, je mets ça sur le compte de ton supplice de gauchère. Il y a plus grave : tu nous imposes des nettoyeuses incapables, qui ne vident pas les cendriers. Toi-même, Alma, tu es d'une propreté et d'une méticulosité qui confinent à la maniaquerie pathologique. Dans vos appartements, tu interdis à ton mari, mon fils, de fumer. Or c'est moi que tu vises. Sache que tenir une grande maison est une tout autre paire de manches. Tes réfugiées sont distraites, elles sont négligées. Pendant leur service, elles laissent leurs téléphones cellulaires allumés, et ça fait jouer des sonneries insupportables au milieu des invités. Et ils étaient noirs, les ongles de ta favorite qui nous a servi des verres d'alcool et des amuse-bouche sans goût à ta façon. Elle est assez jolie, ton Irina, mais elle est malpropre.

» Une Russe, encore une. C'est une véritable invasion ; une infiltration sournoise. Le nouveau président des musées ethnographiques de France

est un Russe blanc ; mon importateur de jouets de Nuremberg est le fils d'un vieil apparatchik des douanes de Brest-Litovsk. Mon fils Loïc et sa théologienne de Lituanie sont des russomanes. Ils viennent d'acheter deux chiens barzoïs, et mes nouveaux voisins milanais qui sentent le cannabis ont apporté un horrible chat qu'ils ont appelé Grimalkine... Je ne parle pas des groupes de Russes qui affluent au musée.

» Même la dernière parole de mon fidèle Donat aura été un mot russe pour désigner les imbéciles ! Il voulait me mettre en garde, j'en suis sûre. Mais contre quels imbéciles ? Contre qui ? Contre quoi ?

En retournant vers la fenêtre pour y ramasser son mégot, Clarisse Lebief-Guinge reprononce le mot, d'une voix hésitante : *Tchok-nou-tyi*.

» De toute façon, Alma, tu n'auras pas à ton service un majordome de si grande expérience, pour te conseiller. Donat Jovié était le génie du foyer, son démon ou son ange. Il maîtrisait la clochette comme un musicien... Mais où est-elle passée ? Elle s'est volatilisée avec lui.

» Oui, ce Jovié de la Trémière s'est bien volatilisé... Tel le génie de la lampe. Qui sait ? À cause de mon baiser incongru... Dans les contes, cette marque de familiarité entraîne d'autres métamorphoses : un crapaud devient prince charmant, un cyclope vermisseau... Mais bon ! Ce fut une soirée ratée, je n'en suis pas du tout ravie, comme de toute cette année 2002 qui aura été sans grande originalité. Un An deux qui ne marquera pas l'Histoire comme le précédent, et qui ne s'achève pas, qui languit comme un long jour sans pain.

» Quel affreux lendemain de Noël ! Tout ce surmenage m'a anéantie. Je ne me l'explique pas. Mes nerfs sont en capilotade et ce qui me reste de cervelle bouillonne.

» Comme promis, je vais aller faire pipi ; ça l'apaisera.

II

SOUS LA FEUILLÉE

À PROPOS de russophilie, le cottage second Empire des Lebief est surmonté d'une tour en poivrière dont le bulbe torsadé évoque quelque église moscovite du XVI^e siècle. Le beau-père de Clarisse, Luc-Nathan Lebief, l'avait racheté à des banquiers ruinés de 1929 et l'appelait mélancoliquement sa *datcha*. Pour peu, il l'aurait baptisé *La Cerisaie*, comme chez Tchekhov, mais le nom de La Pomme-raie était consacré : c'est celui de la rue adjacente, ainsi que de tout ce quartier résidentiel dont la butte fait face à la colline de la basilique.

Longtemps, l'air y a été considéré comme le plus salubre de la ville, en dépit des miasmes chloriques qui montaient des Fabriques papetières de la rivière, et dont Joachim Lebief, époux défunt de Clarisse, père de Loïc et oncle d'Hérolf, avait ordonné la fermeture pour ne pas contrarier les visées écologiques de nouveaux édiles. Pour profiter aussi des avantages économiques de la délocalisation. Depuis quinze

ans, la production industrielle de Lebief SA, rebaptisée Papirama, prospère mieux que jamais, mais très loin d'ici, quelque part sur les rives du Gange. Elle y accomplit une œuvre salubre, en recyclant du papier imprimé de toutes sortes, comme il s'en entasse chaque mois, par millions de tonnes, dans les décharges de Calcutta.

Du coup, on respire mieux à la Pommeraie.

Sauf en ce lendemain de réveillon quelque peu navrant, où l'on a vu un olympien majordome se vider telle une baudruche dans des vapeurs enfumées au girofle. Dehors, le vent est tombé. Il règne une paix malsaine dans la nuit du jardin, dont seules les terrasses supérieures sont arrosées par les réjouissances clignotantes de Noël.

Un être embusqué dans les parterres et sous les arbres se serait vu plongé dans une pénombre oppressante et, à moins d'être un chat, n'y verrait goutte.

Une clarté diffuse filtre à travers la ramure touffue du cèdre bleu. Elle est chargée de particules blanches qui ne sont pas de la neige. Pluie de cendres en suspension ? Poudre de perlimpinpin ? Gaze piquée d'étoiles artificielles ? Flocons de cocaïne ? Rien ne remue dans ce microclimat hypnotique, sinon la patte d'un grand chat de gouttière taquinant un de ces reflets miroitants. Que peut-il chercher d'autre, le pauvre Grimalkine, par cette saison de terre refroidie, sans campagnols et sans passereaux ?

Une semaine plus tôt, sa propriétaire, Luisa Della Torre, avait tenté une explication pour rassurer son richissime voisin, Loïc Lebief — qui, lui,

était venu sans l'avouer en ambassadeur de sa mère, avec des questions de simple politesse :

— Notre vieux chat tente sans doute de conquérir un territoire. Même les bêtes comprennent l'importance d'une bonne intégration quand on vient de l'étranger. D'abord, Monsieur Lebief, ce n'est pas un gouttière, mais un chat européen, un *british shorthair* avec pedigree : voyez sa tête en forme de triangle, les yeux en oblique. Ce pelage écaille-de-tortue si rare. Et il ne porte pas un nom russe : Grimalkin – sans e muet –, c'est celui d'un groupe de rock prog que nous aimons beaucoup, mon Felipe et moi... Mais ne vous en faites pas, il n'errera pas longtemps. Ayez seulement la bonté de ne pas le chasser avec brutalité. Et rassurez la Madama, votre mère : notre petite Fiammetta le surveillera comme le lait sur le feu.

Avec un flegme qu'il voulut anglais, Loïc Lebief répondit de son mieux :

— En cette période hivernale, nos jardins sont de toute manière peu accueillants. Votre *shorthair* s'y ennuiera, à mon grand regret. C'est au printemps que nos parterres de tulipes attirent généralement les chats du voisinage. Ils y viennent parler, sans être trop inquiétés par ma mère. Encore moins par moi, et malgré leurs ravages qui chagrinent plus souvent nos jardiniers.

Nous sommes en décembre. Le vent se lève à nouveau, très légèrement, juste de quoi faire frissonner un chat vagabond. L'électricité statique du poil de Grimalkin-sans-e-muet répond sans doute à l'incident de tout à l'heure, dont les effets se sont répercutés par-delà les boudoirs de la maison, ses

murs tarabiscotés, ses corniches crénelées, puis répandus loin à la ronde – vers le bassin octogonal où se reflète une réplique en stuc du *Doryphore* de Polyclète, et dans les yeux ouverts et blancs des autres statues.

Toutes les pierres du jardin sont irradiées.

Il n'est pas exclu que la figure anémique d'un fantôme rejaillisse par-ci par-là sous forme d'aigrettes bleuâtres, de feux Saint-Elme grésillant à la pointe des pylônes du portail en fonte : misérable fantôme, ectoplasme qui n'inspire de la terreur à quiconque ; même pas à un chat. C'est une figure sans regard, sans bouche, sans voix ; un visage sans visage. Soluté de toutes les substances qui concourent à une expression humaine. Elle n'exprime rien, ou elle exprime le rien – comme le disque de Newton brasse toutes couleurs pour n'en arriver blanchement et bêtement qu'au blanc. Au masque blanc des mannequins pour couturières qui servent de modèles à De Chirico.

Le peintre ne s'était pas embarrassé d'en faire jaillir des physionomies épanouies ou grimaçantes, les expressions de la béatitude, du malheur, du triomphe ou de la défaite. Trois coups de pinceau d'huile blanche les disent ensemble. Plus distinctif sera le port de tête, l'inclinaison de la tempe vers l'épaule et le torse. Le crâne nu qui s'offre à la clarté ambiguë d'un ciel de décembre, à un sapin d'apparat, ou au baiser funeste d'une M^{me} Clarisse Lebief.

Vous avez perdu la faculté de parler, et un seul trait de charpie imbibée de diluant efface ces yeux ronds qui faisaient votre personnalité. On a tourné votre regard vers l'intérieur. Au dehors, vous res-

semblez à ces sages en marbre de l'Antiquité dont les pupilles éteintes voient tout. En même temps, il y a un douloureux sentiment d'abandon qui commence.

Car, dans mon ballon de baudruche, il n'y a que le vide qui prend de la place pour me faire enfler, me mettre en état d'excitation puis me donner l'envie de mourir en explosant, en implosant, en me dégonflant. Un trop-plein de vie intérieure, quand il est vide, cela conduit à une espérance de mort, non ? En tout cas à un désir de sortir de soi-même. Car, en braquant ma réflexion sur ce bûcher intérieur qui serait la lumière d'un salut, j'en supporte de plus en plus mal l'éblouissement. Jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'il n'est que ce chalumeau d'une bonbonne d'hélium qui fait s'envoler les montgolfières. Qui les envoie au diable vauvert, à l'autre bout du monde, c'est-à-dire vers la fontaine octogonale du jardin de la Pommeraie et ses statues en stuc, vers la ferronnerie tarabiscotée du portail, sur l'échine hérissée du chat domestique de M. et M^{me} Della Torre, qui a renoncé à peloter avec des étoiles factices pour s'en retourner bredouille dans son modeste jardin. (Car le petit vent frais s'est transformé en bise glacée.)

III

CONTRE L'ENFANCE

LE FEU émerveille et fait peur. Il nous relie aux interrogations décousues de nos premières leçons de choses : on le fabrique à l'aide d'une loupe, en frottant à la scoute des tiges de bois. Il nous ramène aux fantaisies pyrotechniques de Carnaval.

— Si tu grattes une allumette, tu obtiens une flamme jaune.

— Elle peut être aussi blanche, ou rouge.

— Pourquoi la flamme du gaz est bleue ?

— Celle du feu de Bengale est multicolore, elle peut même devenir violette : les couleurs, c'est la lumière qui les fait. On appelle ça les ondes électromagnétiques. Ça ne se touche pas, mais ça se voit, ça s'entend.

Les enfants ont beau être des cancren en classe, s'ennuyer ferme aux théories de l'optique et de la thermodynamique, il leur restera ces expériences jubilatoires du cours de physique. Ils y jouent *comme*

de faux jusqu'à satiété, avec la certitude qu'un jour ce sera *pour de vrai*. Ils y contractent plus rarement la soif du savoir que le rêve de devenir magiciens, des demi-dieux pouvant fabriquer eux-mêmes de vraies étoiles à partir de réactions chimiques: tu jettes des débris de marbre dans un ballon de verre, tu ajoutes de l'acide chlorhydrique et tu mélanges le gaz obtenu à un autre gaz. Quoi de plus facile! C'est encore moins compliqué que certains jeux de récréation que veulent vous apprendre les aînés. Vous deviendrez un jour artificier, fabricant de bombes à fragmentation cluster, terroriste, marchand de farces et attrapes.

Les apprentis sorciers d'un même quartier se retrouvent après l'école, quand le soir s'est emparé de l'esplanade qui surplombe la rivière. Ils ont invité un fort en thème, qui lui a tout compris, et pourra témoigner plus tard. Mais pour mieux l'outrager, et surtout l'empêcher de débiter des observations rationnelles, des formules ennuyeuses, ils le bâillonnent et le ligotent sur l'herbette du parc à l'ombre d'une charmille.

Lui tournant le dos, ils se juchent côte à côte sur le parapet et se mettent à compter de leurs mains potelées les étoiles qu'ils ont créées dans le ciel, par la seule puissance de leur rêverie.

— En voici deux, dit un échalas aux genoux cagneux. Elles sont à moi. Je les ai fabriquées hier soir de la fenêtre de la chambre à coucher de mes frangines. Je les ai appelées comme elles: Mirella et Olivia.

— Moi, je viens d'en faire cinq juste maintenant, rien qu'avec mes yeux, dit un mieux bâti et

dont la voix mue. Je n'ai pas de famille, alors je les nommerai Chikki, Rockett, Fluolax et Mentrax.

— Ce sont des noms de chewing-gums, et y en a que quatre.

— La cinquième étoile s'appelle comme ma maman qui est morte.

— C'est comment ?

— Tu ne sauras pas. Celui qui est derrière non plus. Les fayots sont des cafteurs.

Des cafteurs, mais aussi des rancuniers tenaces au futur imprévisible. Plus on les humilie tôt, plus terrible et absurde sera leur vengeance – avec des astuces d'une cruauté inversement proportionnelle à la bénignité de l'outrage initial.

De sales cafteurs : tous les enfants le sont, qu'ils soient dans la main des dieux ou de Dieu. Ils sont sales déjà par leurs genoux sales, leur bouche enchocolatée, leur impunité scandaleuse. Irrésistibles sacripants dont on caresse la joue rouge même après leurs pires forfaits, anges-démons aux pouvoirs illimités, auxquels tout artiste vieillissant souhaite ressembler ! Tous les êtres sont hantés par leur enfance, et tout le monde s'accorde à la magnifier.

Or, il y a du fiel, de la poudre d'apocalypse dans les dialogues puérils de ces petits contrefacteurs d'étoiles assis côte à côte face au vide, lui aussi galactique, de leur ville. Une intelligence fraîche et en friche, que l'âge de raison n'a pas encore débourrée, ni « formatée ». En fait un marais grouillant de bactéries premières : et l'on voudrait s'y revigorer, s'y purifier, comme dans une eau lustrale ! Rien n'est plus infectieux qu'un bain de jouvence.

Réécoutons plus attentivement *L'Enfant et les Sortilèges* de Ravel et Colette ; en faisant abstraction pour une fois de la poésie, de l'ingéniosité fantasmagorique des deux créateurs, et surtout de l'absolution générale accordée au finale à ce petit Pan par tous les autres protagonistes du spectacle, qu'ils fussent animaux ou végétaux, objets inanimés. Il n'en a pas moins fait des mistouffles à tout le monde, tiré la queue du chat, celle de l'écureuil, fait saigner de dignes arbres de leur sève. Or l'esprit des bois et des jardins est rancunier.

La résine enivrante que nous extorquions aux chênes avec la pointe d'un couteau de cuisine, elle nous rattrape tôt ou tard : « Ma blessure ! Ma blessure ! » – c'est le chant de la végétation débridée, de la jachère négligée.

S'y ajoute une autre odeur, qui est sablonneuse, sent le métal qui suinte, la sueur d'une paume tachée de boue, et s'associe non plus à un chant, mais à un crissement. À celui de la terre, de la terre lacérée au poignard. (L'aiguille des boussoles enfantines pique et blesse. Comme la griffe des chatons, rien ne l'émousse encore.)

C'est ce crissement crayeux qui a réveillé de pauvres bougres un 26 décembre 2002, à vingt et une heures cinquante-huit précises. Il a libéré une odeur qui flotte dans la chambre à coucher. Elle est amère, caractéristique, mais on ne la reconnaît pas tout de suite : on l'avait crue ferrugineuse, proustienne comme le son d'une certaine cloche, mais elle est éminemment botanique – une sursaturation de végétaux en décomposition qui pique les narines comme du métal en fusion. On quitte son lit, en

accusant d'abord un embarras gastrique, une préoccupation financière, un anniversaire oublié. On se gratte le sillon chevelu, on remâche des remords en déambulant seul dans sa maison, entre les tables, les chaises, les écrans éteints. On ne veut plus se recoucher, car le lit est une rivière de sueurs glacées, un linceul de supplices moraux. On se croit la tête vide, en fait, elle se recharge d'émotions qui se sont détériorées avec l'âge. Les plus importantes surtout, qu'elles fussent tragiques ou belles. On voudrait les consigner dans quelque fichier électronique, quitte à les effacer plus tard, mais l'ordinateur, lui, dort. Notre voix et notre pensée sont coupées. On ne peut pas se lire écrire — comme quand on ne s'écoute plus parler. Le PC n'est pas mort, il suffit d'un clic ou trois pour que le fond de ciel cathodique se rallume, nous rassure. Mais le dieu des insomniaques l'interdit : tant que la nostalgie de notre enfance, ou celle — plus hallucinée encore — de notre adolescence, nous poursuit dans la chambre avec des réminiscences. On erre chez soi tel un vieux chat italo-britannique aventuré en terre inconnue.

Une fois identifiées, des senteurs réveillent dans notre cerveau des griefs d'autant plus tenaces qu'ils étaient liés à des outrages ou des préjudices qui nous semblent aujourd'hui, vingt ans, trente ans après, banals, idiots, puérils. Au lieu de nous fortifier, comme d'aucuns le pensent, elles nous angoissent. Elles nous défamiliarisent avec nous-même ; avec ce que nous sommes devenu. Une dissonance chagrine s'est emparée de tous nos sens. Mais on ne s'en formalisera pas : demain au réveil,

tout sera effacé, quand bien même nous aurions perpétré un meurtre. La médecine moderne trouve tant d'excuses aux victimes du somnambulisme – voire au vampirisme.

On guette la fin de l'éclipse en sondant la nuit qu'il fait dehors. Point de lune ? c'est tant mieux ! Reste à repérer au large le flux d'une idée qui a fui, qui laisserait peut-être des confettis lumineux sur les frondaisons noires des arbres défeuillés. S'il n'y en a point, notre imagination maniaco-dépressive en allumera. La couronne du chalumeau d'hélium de Père Félicien répandait dans son labo une odeur médicamenteuse. Ses flammèches multicolores piquaient notre adolescence au jeu des constellations et nous ouvraient un champ de pigments inouï : là, le feu de cobalt – celui qui sert maintenant de fond d'écran au PC. Suivaient, en gamme diatonique, le vert céladon, le violet, le turquoise, la couleur d'aurore...

Le dément que la nuit a rendu meurtrier (l'éventreur de mères, l'égorgeur de nouveau-nés) y ajouterait, par caprice lugubre, par folichonnerie esthétique, la nuance *sang lacté*. Invention incongrue dont le procédé serait aujourd'hui racheté très cher pour enrichir la palette des nuanciers. Une couleur révolutionnaire ! Elle aurait l'honneur des grandes cimaises du monde, serait convoitée par les artistes et décorateurs les plus cotés : « On a trouvé la nuance exacte du cri foetal ! », crieraient des chroniqueurs enthousiasmés. « *L'Ombilic des limbes* d'Artaud enfin à la portée des pinceaux ! »

Dès que l'enfant paraît, le discours critique se nuance :

« Sang et bave, lait et miction sont les quatre éléments constitutifs de tout corps humain qui vient de naître. L'eau, la terre, l'air, le feu, ce sera pour plus tard... »

Hélas, quand on est un possédé de la nuit, on ne lit pas les revues d'art qui font autorité, et on se lave de toute fantasmagorie au chant du coq. La loi du sabbat s'applique aussi aux noctambules. À ces vampires qui ne sucent jamais que leur propre sang – à l'instar d'autres fadas qui boivent leur propre urine. (Surtout les calmer durant leur détention diurne, ne pas les laisser dépérir dans leur cachot, y lancer parfois un os à ronger. Un qui est substantiel, un gros fémur fourré de moelle et de calcium.)

Ils perdront leur voracité de chiens enragés qui salivent quand poindra à nouveau le crépuscule, dont le lait rose maternel ressemble parfois à l'aube.